

« Molletisé »

Se drapant dans la posture bohème et très avantageuse du « non-conformisme » des mal compris et des « mal pensants », les médiocrates de la fondation du 2-Mars ont creusé leur trou depuis 1995. Peu de pensée. Juste, d'Élisabeth Lévy à David Martin-Castelnau, un décalque grossier du grand chantier conceptuel, et forcément solitaire, de Pierre-André Taguieff et de quelques autres (Paul Thibaud, Jean-Claude Michéa et Christopher Lasch, notamment). Contre la pensée unique, une unique contre-pensée. La fondation s'est délitée en 2002. En ce début de décennie 2000, la famille des souverainistes et des « républicains fermes » semble difficile à réunir. Les divorces se multiplient.

Les chefs du Ceres craignaient d'être « pivertisés », du nom de Marceau Pivert, grand leader socialiste disparu de la scène, du jour au lendemain, en 1938. Le vieux Guy Mollet disait, on l'a vu, de Jean-Pierre Chevènement : « Il finira à la droite du parti, ou à droite tout court. » Ce qu'il a tenté d'être, sans grand succès pour le moment. Et si Jean-Pierre Chevènement et ses souverainistes se « molletisaient » ? Leur discours est tellement bien sanglé qu'il ne débouche sur aucune action.

Les désastres électoraux de 2002 ont mis au tapis toute la construction intello-politique du fameux pôle républicain. Les « souverainistes » pasquaiens comme William Abitbol, Florence Kuntz et Paul-Marie Coûteaux sont partis. Le Pôle républicain s'est scindé en deux, voire en trois. Comme au PS, la crise est aussi intellectuelle. Souverainisme ou républicanisme ferme ? Si le brillantissime sénateur Jean-Yves Autexier reste avec Jean-Pierre Chevènement, l'ancien député Jean-Pierre Michel, lui, veut désormais fédérer les « républicains de gauche », manière de dire que le MDC ne l'était plus. Jean-Yves Autexier et Jean-Pierre Michel ont été les grands artisans de la loi sur le Pacs. Mais celui-ci a eu du mal à fonctionner entre les républicains de droite et les républicains de gauche.

Dans son *Chirac le Gaulois*, Denis Tillinac rêvait d'un gouvernement grand angle avec Jean-Pierre Chevènement. Le miracle républicain a des limites.

24.

La pensée Sicav

Ces intellectuels très privés. Et Alain Minc découvre l'horreur économique. Denis Kessler et François Ewald : OPA sur Tocqueville. Emmanuel Todd, de l'oracle au médiocrate de la lutte des classes. Alain Etchegoyen, philosophe d'entreprise.

Minc Inc.

Par une fraîche matinée de l'année 1997, Cyril Aouizerate, aménageur urbain et très actif animateur du groupe de réflexions Spinoza, organise un petit déjeuner-débat au premier étage du café de Flore. Sont déjà passés depuis 1995 devant ce petit cercle de débatteurs lève-tôt Bernard Kouchner, Pierre Bourdieu, Rony Brauman, José Bové, Roland Castro et Michel Rocard. Cette fois, le thème de la réunion est : « Y a-t-il une mondialisation heureuse ? » À cette question, pas de suspense, l'invité principal, le consultant en entreprises et essayiste Alain Minc, avait déjà répondu par l'affirmative avec toute la joie écarquillée d'un Charles Trenet¹.

Comme à son habitude, Cyril Aouizerate arrive en avance pour vérifier la bonne marche des cafés-croissants et recevoir les invités. Au rez-de-chaussée de l'établissement, il aperçoit Bernard-Henri Lévy et Alain Minc en conciliabule.

1. Alain Minc, *La Mondialisation heureuse*, Plon, 1997.

Intrigué, le jeune homme succombe à la tentation de s'installer à une table toute proche, afin d'écouter discrètement la conversation. Ce jour-là, Alain Minc, qui chuchote des conseils financiers à l'oreille des industriels, se désolait de la montée en puissance de Pierre Bourdieu, de sa maison d'édition Liber jugée « intolérante », qui, alliés aux zoulous de l'antimondialisation, allaient susciter une importante régression intellectuelle. Et le philosophe d'opiner tristement.

C'était un tour de chauffe pour la suite. Le débat au premier étage fut très animé, le public de jeunes cadres proches du Parti socialiste se montrant hostile à la vision trop libérale d'Alain Minc. Pour dégeler l'atmosphère à la fin du débat, Cyril Aouizerate évoque Spinoza avec Alain Minc. Cela tombe bien. L'essayiste, sur une suggestion de son ami Franz-Olivier Giesbert, est justement en train de préparer une biographie du grand briseur d'idoles, Baruch de Spinoza. Cyril Aouizerate, enthousiaste, lui conseille le roman-essai d'un professeur de philosophie à Bordeaux, qui vient de paraître¹.

« Hmmm, Patrick Rödel, dites-vous. Pouvez-vous me donner les références du livre s'il vous plaît, l'un de mes étudiants m'en fera une note de lecture. »

Quelques mois plus tard, le *Spinoza*² d'Alain Minc sort chez Gallimard. Distraitemment, Patrick Rödel feuillette le livre dans sa librairie préférée. Il tombe sur une première phrase qui résonne étrangement comme l'une des siennes. Et à y regarder de plus près, en une fastidieuse lecture, l'universitaire s'aperçoit que l'intellectuel économiste l'a plagié à vingt-sept reprises. Le plus beau gag est cette recette de confiture aux pétales de rose qu'Alain Minc reproduit *in extenso* avec un grand sérieux encyclopédique. Problème : Patrick Rödel a complètement inventé cette recette de confiture laxative que Baruch de Spinoza était censé ingérer. « Alain Minc a fabriqué un livre à partir des notes administratives de ses disciples. La confiture, c'était pour faire l'un des liens stylistiques entre elles. » Alain Minc a été pris la main dans le pot de confiture.

Dans un premier mouvement, Patrick Rödel est agacé, mais il ne souhaite pas porter plainte. Il s'acquitte simplement d'une

1. Patrick Rödel, *Spinoza, le masque de la sagesse*, Climats, 1997.
2. Alain Minc, *Spinoza, un roman juif*, Gallimard, 1999.

lettre indignée auprès d'Alain Minc et de son éditeur, attendant des excuses ou des propositions de dédommagement. Les semaines passent.

Né en 1949, l'essayiste est un penseur *surbooké*. Il n'arrête pas de trotter dans les coursives du pouvoir économique. Il a fait Louis-le-Grand, l'Ena, la haute fonction publique. Le chromo de sa jeunesse raconte le plus jeune auteur de rapport officiel de la République qui, à vingt-huit ans, avait déjà pensé à l'informatisation de la France. Rapport immédiatement publié par les éditions du Seuil¹.

Alain Minc a créé en 1991 un empire virtuel qui porte sa griffe : AM Conseil. L'entreprise, dont le chiffre d'affaires était évalué à soixante-quinze millions de francs en 2000, travaille pour des clients triés sur le volet. Ses prestations rapportent beaucoup plus à Alain Minc que les « misérables » à-valoir de Grasset ou Gallimard. Il chuchote en effet de bons conseils à l'oreille de François Pinault (PPR), Louis Schweitzer (Renault), Jean-Charles Naouri (Euris), Jean Peyrelevade (Crédit Lyonnais), Marc Ladreit de Lacharrière (Fimalac), Jean-Louis Beffa (Saint-Gobain) ou Gilles Pelisson (Eurodisney). Par ailleurs, Alain Minc est membre du conseil de surveillance de PPR, de Valeo, de Moulinex et jadis d'Yves Saint Laurent.

Vice-PDG de Cerus en 1989, ses conseils malavisés et le fiasco du raid sur la Société générale ont coûté cher à Carlo de Benedetti : trois milliards de francs en hypothèse basse. En retour, le grand patron italien a donné un seul conseil à son ancien collaborateur : ne plus gérer la moindre entreprise, pas même une charcuterie de quartier. Comme Denis Kessler, l'ancien maître à penser du Medef, qui géra fort mal un restaurant parisien, Alain Minc n'aime pas qu'on lui rappelle ses déboires passés.

Mais quel est ce métier qui justifie son appartenance à la médiocratie ? À la journaliste Corinne Moriou qui l'interrogeait sur ses opaques fonctions, il s'échinait à expliquer : « Consultant, ça ne veut pas dire grand-chose. Je suis plutôt banquier d'affaires

1. Simon Nora, Alain Minc, *L'Informatisation de la société, rapport à M. le Président de la République*, Seuil, 1978.

à l'ancienne¹. » Alain Minc pratique le « trafic » de toutes les influences.

Quelle est son utilité intellectuelle ? L'homme ne lésine pas sur le travail. La preuve ? Il prétend lire « deux bouquins par semaine et huit journaux français et anglais par jour² ». Lorsqu'un de ses essais ébouriffants paraît, il peut compter sur son réseau dans les médias : de Jean-Marie Colombani et Laurent Mauduit du *Monde* à Laurent Joffrin – qu'il a connu à la fondation Saint-Simon – en passant par *Le Point* de son ami François Pinault – rencontré par l'intermédiaire de BHL, autre grand homme d'affaires –, ils se plieront tous en quatre pour faire la promotion de son livre. Alain Minc n'a pas d'amis, juste des collègues de bureau.

Philippe Corcuff le décrit ainsi : « Au fond Alain Minc avec sa mondialisation heureuse est aussi intégriste qu'un marxiste : il la pratique comme une espèce de religion de salut terrestre³. » Alain Minc est un résistant à sa manière : il fait partie des 1 % qui estiment que « la mondialisation libérale profite à tout le monde », d'après un sondage publié par *Le Monde*. Dans cet univers idéal, Alain Minc aime se fabriquer des ennemis qui perturbent la marche de sa planète. Dans son dernier ouvrage, *Épître à nos nouveaux maîtres*⁴, il étrille ainsi les « huit tribus » de ce qu'il nomme « la bien-pensance » : « féministes, gays, communautaristes de tout acabit, rentiers de l'antimondialisation, névrosés de l'antiaméricanisme, dévots de la pureté, zélotes des ONG et apôtres du néo-populisme. »

Alain Minc ou la pensée sous vide et la vie sous une cloche de luxe. Il travaille le Pif comme un marché, mais sous les traits du raider énergique se dessine en fait un rentier momifié des influences.

Du haut de son piédestal médiocratique, Alain Minc domine le monde et les autres. Président du conseil de surveillance du *Monde*, il n'a pas été pour rien dans le tour de table de chefs d'entreprise qui a sauvé le journal du dépôt de bilan. En 1995, lui, l'intellectuel, lointainement mendésiste et d'un sûr balladu-

1. *L'Entreprise* n° 193, novembre 2001.

2. *Idem*.

3. Entretien avec l'auteur, décembre 2002.

4. Alain Minc, *Épître à nos nouveaux maîtres*, Grasset, 2003.

risme, eut une vive altercation avec Jacques Chirac lors d'une visite à la fondation Saint-Simon du candidat à la présidentielle. Alors, lorsqu'il reçoit cette lettre d'un tout petit professeur de philo de Bordeaux, il lui répond vaguement, par le mépris. Estimez-vous heureux de figurer dans mon *Spinoza*.

Ensuite, c'est une lettre inélégante de Gallimard qui parvient à Patrick Rödel : l'éditeur lui propose tout simplement d'ajouter à la prochaine édition du livre d'Alain Minc des notes de bas de page pour signaler les emprunts, le tout sans dédommagement. En somme, Patrick Rödel, ultime supplétif d'Alain Minc qui tutoie Spinoza, traité comme la noria de normaliens utilisés pour la préparation de l'ouvrage.

« Lorsqu'on lit son livre, on voit tout de suite poindre le syllogisme très énervant : Spinoza tout comme Marx et Freud ont été des Juifs de rupture et des génies, donc moi, Alain Minc, je suis un Juif de rupture et un génie. Cette idée-là m'est apparue insupportable¹ », s'agace Patrick Rödel autant qu'il en rit. Sur les conseils avisés de son ami maître Gérard Boulanger, l'auteur confidentiel porte plainte pour plagiat. Et fait intervenir la presse. Sophie Avon, critique à *Sud-Ouest*, vend la mèche, suivit d'André Rollin au *Canard enchaîné*. « Alain Minc a son réseau polytechnicien et son réseau Grasset. En ce qui me concerne, c'est la mafia de la rue d'Ulm, celle de ma génération de normaliens, les Milner et les Balibar, qui m'a conseillé tel ou tel ami dans les médias », s'amuse l'écrivain plagié.

De son aveu même, Alain Minc ne connaissait pas les lois sur la contrefaçon. Il pensait sans doute que cela s'appliquait exclusivement aux tee-shirts, pas aux idées et à la création littéraire. Dans son Journal 2001², à propos du procès, Alain Minc écorche le nom de l'écrivain bordelais et indique qu'il ignorait tout de la jurisprudence en la matière. Là-dessus, il a raison : la jurisprudence est née de son procès. Pour la première fois, un éditeur s'est désolidarisé de l'amende. Malgré les efforts de son avocat, maître Kiejman, Alain Minc a payé son plagiat au prix fort : plus de cent mille francs.

L'affaire du *Spinoza* plagié est comme un petit conte moderne du néo-libéralisme. D'après la sélection naturelle, le

1. Entretien téléphonique avec l'auteur, septembre 2002.

2. Alain Minc, *Le Fracas du monde*, Seuil, 2002.

livre de Patrick Rödel, publié par un petit éditeur et s'étant vendu à huit cents exemplaires en trois ans, ne devait pas faire le poids face à Alain Minc de l'écurie Gallimard. Morale : que le plus fort tue. Du libéralisme ultra appliqué à la littérature.

Les penseurs de pierre

Guy Sorman et Alain Minc avant Erik Izraelewicz, Jean-Marc Sylvestre ou Philippe Manière : les années 80-90 nous ont habitués à ces nouveaux venus du Pif, essayistes économistes, brillants comme des gourmettes plaqué or. On pourrait appeler cette famille d'intellectuels, les penseurs Sicav : les intellectuels français n'accusent plus, ne trépignent plus sur des tonneaux mais investissent dans la pierre du pouvoir économique, quêtant l'influence, faisant la morale en managers du nouveau monde, comme d'autres établissent les règlements intérieurs des grandes sociétés.

Rompue à cet exercice, il y eut la fameuse fondation Saint-Simon qui en son temps a nourri bien des fantasmes et des listes de noms d'oiseaux. Elle a été créée en 1982 par les historiens de l'EHESS François Furet et Pierre Rosanvallon, l'industriel et ministre Roger Fauroux ainsi qu'Alain Minc. Durant vingt ans, elle a pesé de tout son poids de réflexion et de lobbying intellectuel pour imposer une pensée social-démocrate ou libéral-démocrate. La cooptation de ses membres, le financement assuré par des entreprises privées et la volonté affichée d'influencer les hauts fonctionnaires et les hommes politiques ont donné un style élitiste à cette assemblée feutrée. La première *Note verte* de la fondation s'appelait *Le Droit du travail : une légalité sans droit*. Elle a été rédigée par François Ewald.

Vingt ans plus tard, le philosophe, ancien assistant de Michel Foucault avec qui il a travaillé au Collège de France, est l'un des intellectuels suractifs du Medef. « Oh, monsieur Ewald est très pris, vous savez », prévient et décourage au téléphone son aimable secrétaire. François Ewald est un philosophe de formation, professeur au Cnam. Ancien militant d'extrême gauche, il a désormais son bureau et sa logistique au siège de la Fédération française des sociétés d'assurances que préside Denis

Kessler. Ce sont des libéraux, mais à la française, c'est-à-dire extrêmement directs.

Denis Kessler, né en 1952, a rêvé d'être le *kaiser* d'une nouvelle idéologie de droite. À marche forcée. En tête à tête avec sa pensée. L'ancien ami de Dominique Strauss-Kahn enrobe tous ses excès brutaux : « Je suis plus un rédacteur de catéchisme qu'un lecteur de catéchisme ¹ », ronfla-t-il avec la jouissance du fumeur de Cohiba. Karl Marx remarquait : « Il n'y a guère que le cigare qui civilise le capitaliste. »

Le démiurge du Medef veut remodeler les rapports sociaux et ce contrat social par trop archaïques. Depuis 2000, son chantier s'appelle la « refondation sociale ». Le terme évoque la « table rase » de l'ultra-gauche. Il dépense une énergie démesurée pour cette ambition, flanqué de François Ewald, un ancien, justement, de la Gauche prolétarienne, et de Jean-Charles Simon, ex-porte-plume de Philippe Séguin et ancien directeur des études du RPR.

En pleine tourmente de la vache folle, le gouvernement commanda à deux oracles, Philippe Kourilsky et Geneviève Viney, un rapport sur le principe de précaution. Conclusion des deux rapporteurs : « Le principe de précaution doit s'appliquer à tous les décideurs. » Fureur de François Ewald, par ailleurs penseur des risques, qui argumente dans *Le Monde* : « Le principe de précaution est d'essence souverainiste et n'est qu'une responsabilité de l'État ². »

Face à l'infâme dictature qui se profile, François Ewald se débonde franchement et exhorte les industriels et les décideurs à ne pas culpabiliser : « Sortez de la mauvaise conscience qui est la vôtre et qui vous conduit à chercher les moyens de vous auto-flageller. Vous n'avez pas à intérioriser la précaution, à vous laisser ronger par son fruit. » Que les fruits tuent, peu importe.

Lorsqu'il ne caricature pas les libéraux du XIX^e siècle, François Ewald cherche avec Denis Kessler de nouvelles idées pour le Medef. François Furet a fait découvrir à Denis Kessler *De la démocratie en Amérique*, de Tocqueville. Intellectuellement,

1. Cité dans Isabelle Mandraud, Caroline Monnot, « Kessler égale Tocqueville », *Le Monde*, 25 juin 2000.

2. François Ewald, « La précaution, une responsabilité de l'État », *Le Monde*, 11 mars 2000. Cf. François Ewald, *Le Principe de précaution*, Puf, 2001.

quand j'ai vu que maître Gilles-William Goldnadel, l'avocat qui a attaqué en justice Daniel Mermet, a défendu quinze jours plus tard devant le même tribunal Oriana Fallaci, l'auteur de *La Rage et l'orgueil*, j'ai été à la fois stupéfait et catastrophé. Cette attitude laisse entendre que le langage qui devrait être interdit contre les Juifs est parfaitement licite contre les musulmans. »

L'Arche, mensuel du judaïsme français, dont la direction de la rédaction est assurée par Meïr Waintrater, réunit des chroniqueurs comme le rabbin libéral Philippe Haddad, Antoine Spire ou encore Alain Finkielkraut qui y compile ses chroniques dominicales sur Radio J avec Ilana Cicurel. En 2002, Alain Finkielkraut n'a cessé de fustiger José Bové et les acteurs de l'antimondialisation, inventeurs d'un nouvel antisémitisme virulent dissimulé derrière des positions pro-palestiniennes : « Un arc islamo-progressiste se dessine sous nos yeux. Et c'est désormais le discours antiraciste qui prend en charge l'antisémitisme. Lorsque j'animais ma revue, j'ai été parmi les premiers intellectuels à soutenir la Confédération paysanne. Mais le tourisme politique planétaire de José Bové et son adhésion à la thèse du complot sioniste mondial sont inadmissibles. »

Par deux fois, Gilles-William Goldnadel a tenté d'épingler le journaliste de France Inter. La deuxième fois, parce que le producteur de « Là-bas si j'y suis » avait consacré deux longues émissions à un vieux docteur nazi et que, de son point de vue, c'était une apologie détournée, alors que précisément l'odieux Hans Münch fut jugé grâce à Daniel Mermet !

« Franchement, le fait de savoir comment être juif et si je le suis, je m'en fous complètement. Mais je rassure mes détracteurs, je n'ai aucune haine particulière de moi¹. » L'une des bêtes noires de l'avocat s'appelle Eric Hazan. Ancien mandarin de la chirurgie, jadis communiste, ce petit homme sec, ami de l'écrivain Michel Butel, a dû vendre au groupe Hachette la maison d'édition Hazan fondée par son père et en conserve un certain ressentiment. Depuis 1995, il a fondé La Fabrique. Son premier livre à succès a été celui d'André Schiffrin, *L'Édition sans éditeurs*. Et cette maison d'édition qui tient dans un deux-pièces cuisine a su faire parler d'elle. Au comité éditorial de La

1. Entretien avec l'auteur, septembre 2002.

Fabrique se trouvent des séminaristes de l'extrême gauche, tels le sociologue Alain Brossat et l'historienne Sophie Wanich.

« Ce que je sais, c'est que ce qui se fait au nom de tout le peuple juif par des gouvernements en Israël peut me choquer, et je me réserve le droit de le critiquer : on appelle cela des débats, et le rôle d'un éditeur qui ne vend pas des boîtes de soupe, me semble-t-il, est de contribuer, à son niveau, à la démocratie. À Paris d'ailleurs, cela semble plus difficile qu'à Tel-Aviv. » Hazan a publié de nombreux livres, comme les chroniques d'Edwar Saïd, professeur de littérature comparée à la Columbia University, et militant démocrate de la cause palestinienne, mais aussi le pavé de la journaliste israélienne Amira Hass, *Boire la mer à Gaza*¹, prix World Press Freedom en 1999.

Gilles-William Goldnadel a porté plainte contre un livre édité par La Fabrique, celui de Norman Finkelstein qui estime « pathologique » la place de la Shoah dans la vie quotidienne des Américains. *L'Industrie de l'holocauste*² aura ranimé toutes les peurs, toutes les colères d'intellectuels français et fait naître un nouveau terme aux États-Unis : le « Shoah business ». Dans la foulée, le président d'Avocats sans frontières a attaqué le journal *Libération* et Antoine de Gaudemar qui avait réalisé un entretien avec Norman Finkelstein. Mais tout cela relève surtout de l'intimidation.

D'autres Juifs, dans leur construction identitaire individuelle, ont opté pour le ressourcement religieux.

« *J'emmerde Benny Lévy!* »

L'une des figures caricaturales de ce retour au religieux est Benny Lévy. Ancien militant mao-léniniste de la Gauche prolétarienne, longtemps effrayant secrétaire de Jean-Paul Sartre, il s'est métamorphosé en intellectuel d'un judaïsme orthodoxe, soulevant et soupesant les moindres ombres des mots des écritures. Depuis quelques années, il donne un séminaire doctoral de philosophie à l'Alliance française de Jérusalem. Y ont défilé des séminaristes tels que Pierre Chartier, Monique Dixsaut,

1. Amira Hass, *Boire la mer à Gaza*, La Fabrique, 2001.

2. Norman G Finkelstein, *L'Industrie de l'holocauste*, La Fabrique, 2001.

Jean-Claude Milner, Jacques Derrida ou Alain Finkielkraut. Ce dernier a soutenu Benny Lévy dans une diatribe enflammée lorsque Paris VII et l'Alliance française ont décidé de mettre un terme à cette expérience. Le soutien a fonctionné avec de nombreux réseaux et un coup de pouce de l'Élysée.

« J'emmerde Benny Lévy ! Il a insulté la mémoire de Baruch de Spinoza dans son dernier bouquin ¹ ! J'emmerde tous ces religieux qui piétinent encore Spinoza ! J'emmerde de toute façon ces trois religions monothéistes, et toutes les autres, lorsqu'elles se mêlent de ce que ne les regarde pas ² ! »

Chevelure de pianiste fou, petites lunettes rondes, tabagie d'étudiant et costume de banquier zazou des années 40, Cyril Aouizerate est une figure. Il résume à lui tout seul cette recherche intellectuelle et contradictoire de l'identité juive. Comme Walter Benjamin, il respire la ville. Fils d'un responsable du syndicat du livre à *La Dépêche du Midi*, il s'est aguerri au militantisme trotskiste à Toulouse où on le surnommait « le caméléon ». « Et en plus, je suis séfarade comme Daniel Bensaïd, le numéro deux de la LCR ! » s'amuse l'ex-militant, né en 1967. En 1989, il organisa dans la ville rose une impressionnante manif anti-Le Pen, grosse de dix mille protestataires avec plus de cinq cents drapeaux tricolores loués pour l'occasion.

En novembre 1992, après son apprentissage militant, le jeune homme se rend en séminaire à Jérusalem. « Un problème d'identité passager, sourit-il. Le premier jour, je me suis demandé ce que je foutais dans ce pays où les plaques d'immatriculation israéliennes sont jaunes, et les palestiniennes, bleues. Pour moi, ça a été un choc avec mon identité juive, si loin de la laïcité française. J'ai éprouvé ce jour-là un dégoût de l'instrumentalisation de la mémoire maniée par des clercs et des guides spirituels. Une telle arme morale et intellectuelle peut justifier des actes de résistance, mais certainement pas des états d'oppression et de persécution de l'armée régulière d'un État qui affirme par ailleurs sa démocratie. » Si Cyril Aouizerate est à Jérusalem, c'est pour une quête spirituelle très particulière, celle puisée dans la parole de Yeshayahou Leibovitz.

1. Benny Lévy, *Le Meurtre du pasteur*, Grasset, 2002.

2. Entretien avec l'auteur, mars 2002, relu et amendé.

Le jeune Toulousain a passé six mois aux côtés de cette sommité marginalisée, à la pensée drue et éclairante comme la foudre. « Il m'a remis tout droit. C'était une vraie pensée de résistance qui défendait dans un pays comme Israël la séparation de l'État et de la religion, parce que, disait-il, " Il faut casser les os aux fascismes ". Il a combattu jusqu'au dernier souffle cette saleté idéologique que représente le lien du sang, et cette idolâtrie moderne : le nationalisme. »

Disciple de Yeshayahou Leibovitz

« Fortifié par Yeshayahou Leibovitz » et revenant à Toulouse, il a écrit en 1993 un livre qui a beaucoup inquiété *La Dépêche du Midi*.

Cyril Aouizerate publie ses opuscules à la manière des libres penseurs du XVIII^e siècle. Mais là, en 1993, à vingt-quatre ans, ce diplômé en droit et en science politique, vice-président de l'Union des étudiants juifs de France, s'avère précurseur. C'est une bombe qu'il a proposée à un petit éditeur toulousain : la première biographie de René Bousquet. Livre militant mais richement documenté, il est distribué à six mille exemplaires dans la ville. « Comment a-t-il pu, avec le passé qui était le sien, diriger de fait dès 1960 *La Dépêche du Midi*, être candidat aux élections législatives en 1958 avec le soutien de l'Union démocratique et socialiste de la résistance, dirigée à l'époque par François Mitterrand ¹ », écrit-il dans son introduction. Tout y est, quelques mois avant *Une jeunesse française* ² de Pierre Péan. Les documents qu'il aligne sont implacables. Jean Kahn, alors président du Crif, en rédigea la préface. « Le livre n'a jamais été commenté dans les médias quels qu'ils soient ni relayé dans un débat public. J'ai appris aussi que ladite communauté pouvait se cacher les réalités, avec couardise », indique aujourd'hui Cyril Aouizerate un peu amer. Et d'ajouter : « La communauté et tous ces intellectuels qui aujourd'hui font la leçon sur un supposé antisémitisme furent de bien peu de sou-

1. Cyril Aouizerate, *René Bousquet, biographie d'un collabo*, Éditions du Forum, 1993.

2. Pierre Péan, *Une jeunesse française*, Fayard, 1994.

rien au processus de paix lancé par Yitzhak Rabin. Je me souviens avec honte d'avoir vu un parterre de chaises vides à Paris lorsque nous avons invité ce grand faiseur de paix. »

La même année, il codirige avec Simon Pinto le Centre européen pour le développement du Moyen-Orient qui soutient des projets commerciaux concernant la balbutiante Palestine, le Liban en reconstruction, la Syrie, le Maroc et la Tunisie. S'y ennuie : « Beaucoup d'argent, mais peu d'idées. » Dans les pages Rebonds de *Libération*, il publie une tribune retentissante, « Gaza et l'abandon occidental ¹ », qui lui crée un certain nombre d'ennemis. Sa proposition majeure pour renforcer l'accord du 13 septembre 1993 et « passer en 1995 d'une économie de guerre à une économie de paix » ? « Pourquoi la communauté internationale ne prendrait-elle pas en charge une allocation mensuelle de deux cents dollars, qui serait versée aux cinquante mille familles les plus démunies de Gaza ? Ce "revenu minimum de paix" coûterait cent vingt millions de dollars et serait distribué pendant un an. Cette mesure aurait des effets immédiats au niveau politique, économique et social », rêvait-il à l'époque, et de préconiser que ce plan Marshall soit coordonné par la France.

Génocide au Rwanda

En 1995, il s'installe à Istanbul. Mais trois années plus tard, le génocide au Rwanda le bouleverse. Il s'y rend, seul. Mutilations, haines et enfants orphelins. Huit cent mille Tutsi décimés à la machette en quelques mois. Peu d'artistes et d'intellectuels français pour témoigner.

« Que faire du génocide juif ? Une mémoire figée, ou un besoin d'action ? Ici, à Kigali, cette mémoire ne servait à rien, le pardon non plus, l'oubli pas plus. Ici, le monde occidental intégrait l'inhumain comme une donnée de lui-même et dénonçait la barbarie, tout en la produisant de façon cyclique. » Le Rwanda ne le lâche plus. La gestion de la mémoire non plus. « Je conteste le mot de Shoah qui permet d'éviter l'expression

1. Cyril Aouizerate, Simon Pinto, « Gaza et l'abandon occidental », *Libération*, 23 novembre 1994.

claire de cet événement, c'est-à-dire l'extermination des Juifs. » Il s'en prend publiquement à plusieurs personnalités. « Il me semble, au regard de ma trajectoire, que je n'ai aucune espèce de leçon à recevoir des intégristes de la mémoire. Je me souviens de Claude Lanzmann venu montrer son film à Toulouse, je l'avais interpellé en lui demandant si, psychanalytiquement, il avait réfléchi sur le fait de toujours affirmer que la Shoah c'était lui... Pas de réponse. Je me souviens de Serge Klarsfeld, que j'étais allé voir en 1998, après mon voyage au Rwanda. Je voulais que l'on fasse le même travail de collecte d'identités des enfants rwandais qu'il avait effectué de manière magnifique pour ceux de la déportation. J'attendais un signe de soutien, il m'a répondu : " À chacun son combat. " Je me souviens de lui avoir répondu que s'il pensait qu'un laïc, un chrétien ou un bouddhiste, au fond de son âme et de ses convictions, ne pouvait pas se sentir bouleversé par la Shoah, c'est qu'alors, lui, Serge Klarsfeld ne croyait pas à la notion de crime contre l'humanité. Pas de réponse. »

Du coup, ce spécialiste de Spinoza, disciple le plus compromettant de Descartes et auteur du pétaradant *Traité théologico-politique*, « chassé de sa communauté parce qu'il s'est détaché de l'orthodoxie juive, et a failli être assassiné pour cela », lui aussi a pris la plume. En 1999, il a écrit son *Crime sans châtiment* et *L'Horreur sacrificielle*. Imprimés et distribués à ses frais, ces textes n'y vont pas par quatre chemins, ils ont été corédigés avec Raoul Broda, un psychanalyste toulousain, ancien petit industriel de la peinture.

« En 2000, à l'occasion d'un débat autour de l'œuvre d'Emmanuel Levinas, j'ai abordé publiquement l'un des invités, le rabbin Sitruk, et je lui ai demandé si au XXI^e siècle les religieux allaient enfin demander pardon à Spinoza, se repentir de leurs propos infamants, de leur obscurantisme épouvantable et du fait de lui avoir réellement et lâchement marché sur la gueule sur le pas de la synagogue, comme bouc émissaire et traître au judaïsme ?... Il était offusqué. Pourtant, au XVIII^e siècle, des chrétiens, eux aussi, ont eu les couilles d'affronter le système et de proposer un projet de société radical. » On ne badine pas impunément avec la mémoire vive de Baruch de Spinoza devant Cyril Aouizerate. L'essayiste Alain Minc, « cette incarnation de

l'horreur économique », en a fait douloureusement les frais, qui s'était piqué au groupe Spinoza et, on l'a vu, avait plagié les écrits d'un ami de Cyril Aouizerate, l'écrivain Patrick Rödel. Spinoza le rebelle a été vengé par la justice laïque (cf. chapitre 24).

L'ère des gourous

Rester zen ? Trouver son aura ? Le bouddhisme a fixé son karma en France. Catherine Barry anime avec succès les émissions bouddhistes sur France 2 dans le cadre des émissions religieuses assurées par le service public. Mais les religions sectaires et les gourous se bousculent dans les têtes : Maharishi Mahesh Yogi, Ron Hubbard, la secte Raël et ses prétentions au clonage humain, Carlos Castaneda, Alejandro Jodorowsky, Near Death Experience, sectes psycho-mystiques...

Les sectes captivent, les sectes capturent. Elles sont, selon le mot de Karl Popper, des « systèmes clos de pensée », jamais remis en doute, incassables, indiscutables. Où se trouvent alors les débats et les recherches intellectuelles qui font doute, méditation, échanges ? Bruno Étienne, directeur de l'observatoire du religieux à l'IEP d'Aix-en-Provence, formule la vague sectaire : « Sans repères ni pères les groupes de pairs créent des repaires et se fabriquent de nouveaux repères¹. »

À la fin des années 70, de nombreux intellectuels ont dégusté ces nouvelles croyances comme sujets d'étude novateurs, tels Edgar Morin, Joël de Rosnay, Henri Atlan, Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, ou encore Jean-Pierre Dupuy. Il y eut aussi des intellectuels du mystique-ésotérique comme Raymond Abellio, Rémi Chauvin, Yves Rocard, James Lovelock ou Jean-Marie Pelt, et tous ces chercheurs tenants de « la gnose de Princeton », estimant en 1974 que l'opposition entre matière et esprit n'existait pas. En réaction des séminaristes ont fondé dans les années 80 l'union rationaliste, garante en blindage de l'orthodoxie des protocoles scientifiques purs et durs.

Le phénomène du *new age* s'est répandu avec une remarquable viscosité dans les zones désertées par les grandes reli-

1. Bruno Étienne, *La France face aux sectes*, Hachette littératures, 2002.

gions monothéistes. « Dans ces sociétés qui ont placé l'autonomie du sujet à leur principe, les individus composent désormais de façon de plus en plus indépendante les petits systèmes de croyance, qui correspondent à leurs aspirations et à leurs expériences. Telles sont, résumées à grands traits, les caractéristiques de cette "modernité religieuse" que les sociologues s'emploient à décrire et à analyser¹ », explique Danièle Hervieu-Léger, l'une des grandes sociologues du Centre interdisciplinaire des faits religieux, dépendant de l'EPHE. Et de remarquer ce mixage des protocoles liturgiques ou des croyances même, observé un peu partout dans le monde : « Des fidèles catholiques français, belges ou italiens, pratiquants réguliers activement insérés dans une communauté paroissiale, déclarent croire à la réincarnation. Des luthériens suédois ou danois affiliés à l'église nationale prônent, dans la ligne de l'écologie spirituelle, une religion réconciliée avec la nature conçue comme une totalité englobante, dans laquelle l'homme a sa place sans privilège particulier, par rapport à tout autre organisme vivant. Des Juifs déclarent trouver dans la médiation bouddhiste le sens authentique de leurs rapports à la Torah. Des croyants de toutes origines revendiquent des identités religieuses composites et feuilletées dans lesquelles se cristallisent les étapes successives et cumulées de leur recherche spirituelle personnelle, etc.². »

Les sorcières arrivent

Les anciennes religions de salut terrestre, déclinaisons du marxisme, ont accouché de nouvelles croyances et de curieux intellectuels religieux.

Dans la filière du *new age*, les « sorcières » commencent à faire parler d'elles depuis la fin des années 80 sur la côte ouest des États-Unis, où le mouvement s'est développé dans la lutte antinucléaire. En Europe, la philosophe Isabelle Stengers est leur meilleure ambassadrice. Elle a invité la dénommée Star-

1. Danièle Hervieu-Léger, « Quelques paradoxes de la modernité religieuse », *Futuribles*, n° 260, pages 99-100.

2. *Idem*.